

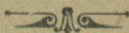
LE

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 3. Mars 1897

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCTOT

importateur de
Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclésiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.
(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCCESEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

**IMPRIMERIE,
RELIURE.**

L'Etablissement le plus
complet de la ville.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MARS.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 B. Christophe, C. O. N.
- 2 B. Henri Suso, C. O. N.
- 3 Les Cendres.
- 5 B Aimon, C. O. N.
- 6 Jourdain de Pise, C. O. N.
- 7 Premier Dimanche du mois. Indulg. plén. du Rosaire.
- 10 (Q. T.) Pierre de Jérémia, C. O. N.
- 11 S. Thomas d'Aquin, C. O. N. Doct. de l'Eglise et Patron de toutes les écoles catholiques.
Indulg. plén. dans les Egl. de N. O. et pour les confrères de la milice Angélique.
- 12 (Q. T.) La Sainte Lance et les Saints clous.
- 13 (Q. T.) B. Pierre Damien. Docteur de l'Eglise.
- 14 2e Dim. du Carême. Indulg. plén. pour les Confrères du saint Nom de Jésus.
- 15 B. Constant, C. O. N.
- 16 Bse Villana. Veuve de N. O.
- 28 S. Joseph, époux de la B. V. M.
- 22 B. Ambroise Sans, C. O. N.
- 23 B. Sybillina, V. O. N.
- 24 S. Gabriel Archange.
- 25 Annonciation de la B. V. M. Indulg. plén. du Rosaire.
- 26 Les cinq Plaies de N. S. J. C.
- 27 Le Saint Suaire de N. S. J. C.

AVIS.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui seraient disposés à nous faire un peu de propagande, qu'à tous ceux qui nous procurent six abonnements nouveaux, nous donnons un septième gratuitement ou les 2 années écoulées au choix—ceux qui nous en procurent trois peuvent recevoir gratuitement l'une des deux années écoulées.

Nous rappelons également à nos abonnés que nous avons coutume d'adresser les reçus pour les sommes qui nous sont envoyées, dans le numéro suivant, à moins qu'on ne nous demande d'accuser réception d'une façon spéciale.

AVIS.

Nous offrons à nos abonnés de 97 : au prix de cinquante cents chacune, les deux années déjà parues 95 et 96 de la Revue " Le Rosaire."

Il leur est loisible également, *mais à eux seulement*, de s'abonner *individuellement* au " Rosaire pour tous " au prix ordinaire de quinze cents—à condition de le recevoir sous la même enveloppe que le numéro du " Rosaire " correspondant.

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire doivent s'abonner au " Rosaire pour tous " par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

MM. les Entrepreneurs de pompes funèbres, MM. les Curés ou Marguilliers pourront en s'adressant au *R. P. Procureur des Dominicains de St-Hyacinthe*, faire l'achat, à de très-bonnes conditions, de 2 BEAUX CORBILLARDS, dont l'un pour adultes et l'autre pour enfants.

MM. les Directeurs ou Commissaires d'écoles trouveront aussi, *à la même adresse*, une grande quantité de PUPITRES DE CLASSE tout neufs.

Une fournaise à eau chaude (modèle Beaupré), de seconde main, en très-bon état, chauffant très-bien peut être achetée à très bas prix.

LA RÉDACTION.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| GRAVURES : Fra Angelico.....p. | 75 |
| L'Annonciation (d'après Schraudolph).....p. | 79 |
| Saint Joseph (T. R. P. ARGAUT).....p. | 61 |
| La ronde des élus (Poésie).....p. | 64 |
| Saint Thomas d'Aquin (ABBÉ BOURASSA).....p. | 66 |
| A Dieu (Vén. Père Savonarole.).....p. | 72 |
| Fra Angelico (H. T.).....p. | 72 |
| Don d'intelligence (fr. L. VAN BECELAERE).....p. | 74 |
| L'Annonciation (R. P. BEAUDET).....p. | 79 |
| Croquis de Palestine (R. P. DELAU).....p. | 80 |
| A propos du Carême (fr. A H BEAUDET).....p. | 82 |
| La Vie des Frères (suite) (GÉRARD DE FRACHET).....p. | 85 |
| Chronique.....p. | 87 |



SAINT JOSEPH.

“ La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.” (1)

OUT, dans le mystère de l'Incarnation, est opposition et contraste : la grandeur se révèle dans la bassesse, la gloire jaillit de l'obscurité, la puissance éclate dans la faiblesse, la vie germe du sein de la mort. Ce mystérieux mélange d'ombre et de lumière se retrouve nécessairement dans les deux sublimes créatures qui tiennent de si près à la personne et à l'œuvre de l'Homme-Dieu : Marie et Joseph. Mais il semble que la physionomie propre de saint Joseph soit faite tout particulièrement d'obscurité et de silence. L'évan-

S. Luc, I, 25.

gile nous le montre en action, dans l'accomplissement de sa mission providentielle. Mais pas une parole ne nous est rapportée de lui. Nous savons qu'il était charpentier, qu'il faisait vivre Jésus et Marie du fruit de son travail, et c'est tout. Il disparaît, l'heure venue, sans que l'écrivain sacré nous dise quand ni comment cette mort précieuse a eu lieu. On peut bien dire que Joseph est l'ombre protectrice dont Dieu couvre l'Incarnation de son Fils et la virginalité maternelle de Marie, et par laquelle il tempère le trop grand éclat des prodiges qui vont s'accomplir.

Dieu le Père, dans son éternelle et virginalité fécondité, engendre le Verbe, qui est l'expression pure et totale de sa substance. Il l'engendre une seconde fois, par l'Incarnation, dans le sein d'une Vierge. Mais il faut que la réputation de cette mère sans tache soit à l'abri de tout soupçon ; il faut que la perle virginalité ne soit pas foulée aux pieds par un monde ignorant et corrompu. Véritable époux de Marie, Joseph est le témoin et le gardien de l'incorruptible pureté, de la divine maternité de sa très-chaste épouse. Epoux Vierge d'une mère vierge, il sert comme de voile et de manteau à la vertu de Dieu lui-même. L'ange avait bien dit à Marie : " La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre." Le V. Mr. Olivier ne craint pas de dire : " Saint Joseph a été comme un sacrement du Père éternel, sous lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans Marie." Quelle gloire pour Joseph ! Il est uni à la mère de Dieu par les liens d'un mariage véritable et sacré. Joseph et Marie se sont donné l'un à l'autre leur mutuelle et indéfectible virginité ; et c'est Jésus-Christ, fleur divine, qui viendra s'épanouir sur cette tige que cette double virginité rendra miraculeusement féconde ! Quoiqu'il en soit de la gracieuse et vraisemblable légende de la verge fleurie aux mains de saint Joseph le jour de ses fiançailles avec Marie, nous devons dire, avec l'évangile : " Jacob engendra Joseph, *l'époux de Marie.*"

Nous voudrions pouvoir parler des chastes ardeurs de l'affection conjugale qui unissait ces deux cœurs si tendres et si purs. Mais il faudrait être un ange pour concevoir et exprimer dignement des choses si divines.

Que dire de Joseph père de Jésus ? Sans doute,

l'Homme-Dieu a pour véritable père celui qui l'engendre de toute éternité, comme il a pour véritable mère celle qui l'a engendré dans le temps. Mais Dieu, voulant donner à son Fils fait homme un gardien et un tuteur, choisit Saint Joseph et lui communique quelque chose de sa propre paternité. L'époux de Marie reçoit, à cet effet, tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité ; et cela n'est qu'une consécration plus haute de cette même paternité.

Joseph a l'autorité d'un vrai père, et il en exerce les droits. Jésus et Marie obéissent à celui en qui ils voient le représentant de Dieu le Père et le dépositaire de son autorité. Joseph ose donc commander à l'Enfant qu'il reconnaît pour son maître et qu'il adore comme son Dieu. Aussi l'évangile l'appelle-t-il sans cesse "*le père de Jésus.*" Cet Enfant, qu'on ne peut représenter que dans les bras de Marie, on le voit sans peine aux pieds de Joseph, conduit et gouverné par lui. Mais si le vieillard voile l'Enfant, de quelle resplendissante auréole l'Enfant couronne la tête du vieillard !

Joseph, a surtout, au fond du cœur, les sentiments, l'amour d'un vrai père. Dieu est le maître des cœurs, il en dispose à son gré. Ce Fils qu'il aime infiniment comme son Verbe éternel et unique, il ne l'aime pas moins comme Verbe incarné. Il verse, pour ainsi dire, son cœur dans le cœur de Joseph qu'il rend participant de son amour comme de son autorité. Qui nous dira la profonde affection de Joseph pour l'enfant divin qui lui a été confié ? Cet amour, comme il éclate, en toute circonstance, brûlant, généreux, héroïque. Qu'il s'agisse de protéger l'Enfant, de le défendre contre ses ennemis, de le garder et de le nourrir, Joseph est toujours là, avec sa profonde tendresse et son infatigable dévouement. Ah ! cet enfant bienaimé, — malgré ces épreuves qu'il amène, ou plutôt à cause de ces épreuves même, — comme il l'aime de toutes ses forces, comme il est heureux de travailler et de souffrir pour lui ! Peu lui importent les fatigues et la pauvreté : il s'estime riche dans les privations, il demeure tranquille dans la persécution, il se trouve heureux dans les peines ; Jésus lui tient lieu de tout. Il peut dire, avec plus de vérité que l'apôtre : " Ma vie, c'est le Christ, l'enfant qui m'a été donné."

Joseph reste au poste du travail et du sacrifice, tant que cela est nécessaire à l'existence temporelle de Jésus. Toutes les années de la vie cachée de Nazareth s'écoulaient dans le même silence, dans les mêmes occupations, dans la même obscurité, comme aussi dans les mêmes joies divines. Mais voilà que l'enfant a grandi, croissant en âge et en sagesse au regard de Dieu et des hommes. Le moment est venu où Jésus va quitter le foyer de la famille, pour prêcher et établir le royaume de Dieu. La mission de Joseph touche à son terme. D'ailleurs, les années, les travaux et l'amour divin ont fait leur œuvre : les derniers liens de la vie vont se briser. Etendu sur sa couche, entouré des deux seuls êtres qui l'aient connu et aimé ici-bas, c'est dans leur doux embrassement qu'il quitte cette terre, pour aller prendre son éternel repos et commencer ses joies éternelles.

Aujourd'hui, pour Joseph, la gloire a pris la place de l'obscurité. L'Église l'a solennellement choisi pour son protecteur. Partout, les fidèles se prosternent devant son image, chantent ses louanges, implorent son secours, publient ses bienfaits. Les familles vraiment chrétiennes le prennent pour patron et pour modèle. Les justes, les pécheurs, les malheureux, l'implorent avec la même confiance. Demandons-lui tous de nous garder paternellement pendant notre vie, de nous visiter et de nous assister à notre mort.

Fr. JOSEPH ARGAUT,
des fr. pr.



LA RONDE DES ÉLUS. (1)

Dans l'herbe où les grands lys candides
Éternellement fleuriront,
Les Bienheureux aux fronts limpides,
Les Bienheureux dansent en rond !

(1) Cette gracieuse poésie est due à la plume d'un tertiaire dominicain : il s'est inspiré du célèbre tableau où fra Angelico a représenté les élus et les anges dansant ensemble une ronde mystique dans les jardins enchantés du Paradis.

Déroulant leur chaîne mystique,
Main dans la main, sous le ciel bleu,
Ils écoutent le beau cantique
Chanté par les Anges de Dieu !

Ils sont vêtus des teintes douces
Qu'on voit aux horizons lointains,
Du vert léger des fines mousses
Et de la blancheur des matins.

Vieillards ingénus, pâles nonnes,
Papes et Rois gardant encor
Les tiars et les couronnes
Où s'est posé le nimbe d'or !

Novices blonds aux grands yeux tendres
Qui voyaient en rêve jadis,
Etendus sur leur lit de cendres,
Les merveilles du Paradis.

Tous ont la naïve allégresse
Des petits enfants au cœur pur,
Que, dans les Missels, Jésus laisse
Grimper à sa robe d'azur !

Ils dansent ! Inclinant leurs branches,
Des arbres, qu'on ne connaît pas,
Versent leurs fleurs, roses et blanches,
A l'ombre fraîche sous leurs pas !

Souriant du même sourire,
Ils dansent ! L'on sent après eux
Des parfums d'encens et de myrrhe
Flotter dans l'éther lumineux !

R. G.



FETE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

7 MARS.

Au monastère de Fosse-Neuve, saint Thomas d'Aquin, confesseur et docteur, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, illustre par la noblesse de sa race, par la sainteté de sa vie et par sa science théologique.

Cette brève indication du martyrologe romain résume en trois mots les trois grandeurs de cette vie : une haute naissance, une sublime vertu, une science incomparable. Par une insigne faveur, Dieu voulut réunir sur cette tête privilégiée ces trois dons qu'envient les hommes et dont il honore rarement, à ce point, une même existence : c'est dire la haute destinée qu'il réservait à cet homme et la place éminente qu'il lui a donnée dans son église.

* *

Thomas, fils de Landolphe, comte d'Aquin, et de Théodora, des princes Caraccioli, tenait, par son père, à la famille impériale d'Allemagne, et descendait, par sa mère, de ces princes normands qui avaient chassé les Arabes et les Grecs de l'Italie et conquis les Deux-Siciles.

Il était petit neveu de l'empereur Frédéric Barberousse qui fit une lutte impie au pape Adrien IV à qui il suscita un antipape, et cousin de Frédéric II qui fut, pour ses excès et ses révoltes contre l'Eglise, excommunié et déposé par les papes Grégoire IX et Innocent IV. Cette parenté illustre mais compromettante ne fut pas un obstacle au développement de ses vertus chrétiennes et ne semble pas non plus l'avoir rendu suspect aux bons esprits de son temps : Dieu se plait ainsi à rapprocher dans une même race les âmes et les carrières les plus diverses, pour manifester la liberté de son action et la souveraineté de sa puissance, en confondant la légèreté des jugements des hommes et en troublant la rigueur étroite de leurs classements.

Les difficultés que sa famille opposa à sa vocation prouvent, du reste, à quel point les avantages de la naissance peuvent devenir un obstacle aux plus grands desseins de Dieu sur une âme, lorsque la voix de la chair et du sang parle plus haut au cœur d'un père et d'une mère que celle de Dieu qui fait naître de lui-même les fils qu'il se veut.

Lorsque le comte d'Aquin apprit que son fils, qui poursuivait de brillantes études à l'Université de Naples, songeait à prendre l'habit des Frères prêcheurs, il l'en voulut empêcher par des menaces et fit même entrevoir l'intervention de l'empereur, son cousin. Et lorsque le jeune homme, alors âgé de dix-neuf ans, eut exécuté son généreux dessein, sa mère multiplia ses poursuites et ses instances pour l'arracher au cloître. De Rocca-Secca à Naples, de Naples à Rome, de Rome à Aquapendente, d'Aquapendente à Rocca-Secca, par ses courses, par ses larmes et ses supplications, par ses instances auprès des autorités ecclésiastiques, par la violence et la séduction brutale mises en œuvre par ses fils, par la grâce caressante de ses filles, elle essaya, deux années durant, d'ébranler la résolution de son héroïque enfant, mais en vain. Il sut triompher par sa constance du monde, de la volupté et des liens du sang, et put embrasser enfin librement l'état monastique auquel il doit sa haute renommée de science et de sainteté.

* *
*

Lui-même, dans sa Somme théologique, a dit de l'état religieux : " Le mot *religion* désigne l'état de perfection, parce que la perfection consiste à s'attacher complètement à Dieu, à se consacrer soi-même et tout ce qui est à soi à Dieu."

Lorsqu'un jeune homme de vingt ans, enrichi des dons les plus élevés de la nature, et de la grâce a pu remporter de pareilles victoires sur son cœur et sur l'opposition de ses proches, il ne s'arrête plus dans la voie de la sainteté et il surmonte aisément les difficultés qu'il rencontre en lui ou autour de lui, pour consommer cet attachement complet, cette consécration totale de soi à Dieu qui font la perfection chrétienne. La vie du saint docteur en est un illustre exemple. On peut lui appliquer en toute vérité cette parole du Psalmiste : " Il s'est élancé comme un géant pour parcourir sa voie, et sa sortie est à l'extrémité du firmament." Durant trente ans, par sa ferveur et ses héroïques vertus, il a préparé l'éloge que lui décerne la liturgie de son ordre : " Il s'élève vers la couronne de vie, guide et flambeau des fidèles, sentier et règle de toute vie, vase de toute vertu !"

Sa plus tendre enfance avait présagé sa sainteté future : On s'est plu à citer le fait de sa petite main serrant obstinément et longtemps un papier qui contenait les deux premiers mots de la salutation angélique, *Ave Maria*, et ne le cédant qu'à la violence qui le lui arrache avec ses cris et ses pleurs. Quelques années plus tard, les prodigalités de sa charité pour les pauvres, en un temps de disette, lui méritent, en présence de la sévérité de son père, le miracle des fleurs qui s'est répété dans la vie de plusieurs saints. A Naples, au milieu d'une jeunesse extrêmement dissolue, il sait garder son cœur et ses sens purs de toute souillure et protège son innocence par la mortification, le recueillement et la prière. Au château maternel, transformé pour lui en prison, il met en fuite, au moyen d'un charbon ardent, la malheureuse qui a voulu tenter sa vertu, et toute sa vie il garde une extrême réserve vis-à-vis des femmes, dont il dira un jour : " Etant né d'une femme, je les crains toutes," au point que son confesseur déclarera qu'il est mort aussi pur qu'un enfant de cinq ans. Sa mortification est telle qu'il semble avoir perdu le goût des aliments, " mangeant par une sorte d'obéissance passive " et ne se souvenant plus, sorti de table, ce dont il a mangé. Son humilité profonde n'a d'égale que sa charité, à laquelle il sait toujours sacrifier le silence et l'obscurité dont il cherche à voiler son mérite. Un trait charmant, choisi entre mille, en fait foi.

Etudiant à Cologne, son silence habituel aux leçons du célèbre Albert le Grand, lui avait attiré de ses camarades le surnom ironique de " bœuf muet, "—allusion aux superbes animaux que nourrissent les grasses prairies de son pays. Attribuant ce silence et la longueur de ses études à la lenteur de son esprit, l'un d'entre eux se mit charitablement à sa disposition pour lui expliquer chaque jour la leçon du maître. Thomas accepta gracieusement ; mais un jour, " Voyant son nouveau maître se fatiguer inutilement à lui développer un point obscur et s'enfoncer de plus en plus, par les efforts mêmes qu'il faisait, dans le dédale ténébreux de ses raisonnements, sans espoir de retour, l'élève se crut charitablement obligé de venir à son aide ; ou plutôt, sans raisonner et par le mouvement instinctif de son cœur, il se laissa naturellement aller à tirer d'embaras son imprudent condisciple. A peine eut-il abordé

la difficulté, en posant nettement la question, d'après la méthode dont il ne s'écarta jamais, que toute obscurité s'évanouit aussitôt. Mais c'en était fait : le plan conçu par son humilité venait de recevoir une mortelle atteinte. Le peu de mots qu'il prononça portèrent dans l'esprit de son condisciple une lumière si vive et si soudaine qu'il en demeura comme ébloui : il ne retrouva la parole que pour demander pardon à frère Thomas des leçons qu'il avait osé lui donner et pour le conjurer de conserver à son égard le rôle que la nature lui avait clairement assigné, en devenant lui-même son maître ; ce à quoi notre saint consentit avec la même simplicité qu'il avait d'abord mise à recevoir un rôle tout opposé. (Mgr Guérin, Vie des saints.)

C'est à la suite des succès éclatants que lui valut la divulgation de son précoce génie que son maître, ému et émerveillé des promesses d'un pareil début, dit à ses élèves cette parole prophétique qui est restée célèbre : " Nous appelons celui-ci un bœuf muet ; mais en vérité ses mugissements s'élèveront si haut qu'il retentiront dans tout l'univers. "

Il avait alors vingt-deux ans. Sa vie et sa gloire terrestre s'éteignirent dans sa cinquantième année. En ses derniers jours, sur les instances des cisterciens de Fosse-Neuve qui recueillirent ses suprêmes paroles et son dernier soupir, il leur dicta, à l'exemple de saint Bernard, une courte explication du Cantique des cantiques, consacrant les dernières flammes de son cœur et de son génie à commenter ce sublime épithalame de l'alliance de Jésus avec l'âme fidèle. Touchante démonstration d'une parole de ce livre sacré : " L'amour est fort comme la mort " ! Digne fin d'un homme qui avait un jour répondu à ces mots tombés des lèvres d'un crucifix miraculeusement animé : " Tu as bien parlé de moi, Thomas : quelle sera ta récompense ? " par ce cri d'amour : " Pas d'autre que vous-même, Seigneur ! "

De telles paroles, éparses en une vie, suffisent à en expliquer le sens, le caractère et les fruits. Pour saint Thomas d'Aquin comme pour tous les saints, comme pour tout vrai chrétien, l'amour de Dieu est la règle de la vie ; par elle ils atteignent à la plus haute perfection, parce qu'ils ont compris, à la lumière divine, cette parole profonde

de l'Apôtre : "L'amour est la plénitude de la loi ." (Rom. 13, 10).

* * *

La science des docteurs de la foi n'a pas coulé d'une autre source. C'est le privilège de l'Eglise, parce que c'est le don de Dieu, de faire germer des légions de savants du Sang du Christ et de l'eau de son baptême. En eux la grâce dilate et féconde les dons et les forces de la nature à un degré qui tient du prodige.

Le plus illustre panégyriste de Saint Thomas d'Aquin, qui fut aussi un de ses plus saints imitateurs, le Père Lacordaire, a dit de lui : " Il croyait ardemment toute la foi, et elle n'avait pour lui, si je dois me servir d'une expression de Bossuet, aucun épouvantement. Il avait démêlé les nœuds qui font de ses mystères des mystères d'amour, et la charité, en le jetant dans l'abîme, l'avait mis à l'aise pour tout : je puis croire, si j'aime, à un Dieu, qui s'est fait homme, parce que c'est un acte d'amour; je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui a conversé avec mes frères, qui a mangé et bu avec eux, qui a dormi dans leur sein, parce que ce sont des actes d'amour. Et si un peu d'amour me donne un peu de foi, je comprends cette foi qui dévorait saint Thomas d'Aquin et qui, tombée comme une flamme dans l'immensité de son génie naturel, faisait de son cœur une extase et de son intelligence une révélation. " (*Discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin.*)

Donner ici une idée de "l'immensité " et de la "révélation " qui furent la science théologique de saint Thomas d'Aquin serait prétentieux et puéril. Je me contente de rappeler ces paroles du pape Jean XXII aux ambassadeurs du royaume de Naples qui venaient lui demander sa canonisation : " Saint Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les docteurs ensemble, et l'on profitera plus en une année, avec ses livres, que pendant toute une vie avec les livres des autres ; " et cette réponse du même pape à quelqu'un qui, au cours du procès, remarquait qu'il n'avait point fait de miracle : " Il en a fait autant qu'il a écrit d'articles. " Au concile de Trente, au milieu de l'auguste assemblée, sur une table étaient posés trois livres : la sainte Bible, les décrets des papes et la Somme théologique de saint

Thomas. "Après cela, dit le P. Lacordaire, Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel des saints."

Nous espérons tous nous unir à cette louange éternelle de Dieu. Mais ici-bas, en admirant et en vénérant la grande mémoire de son saint docteur, nous ne saurions trop nous rappeler la source où il retrempait et élargissait sans cesse sa compréhension des vérités de la foi et de la raison : "Quel est, lui demandait un jour son ami saint Bonaventure, quel est, mon frère, le livre où vous puisez les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages ?" "Voilà mon livre", lui répondit-il, en lui montrant son crucifix !

Réponse digne de saint Paul, qui avait écrit : "Je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié !" (Cor. 1. 2, 2.)

* * *

Réponse de Paul, réponse de Thomas, faites-vous entendre à ces âmes droites et hautes qui vous crient des langueurs et des faiblesses de leur exil : "Que dois-je donc faire pour être saint ?" Ah le vouloir, sans doute, d'abord, mais ensuite et toujours le demander à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie : la Vérité qu'enseignent lumineusement les docteurs, la Voie que suivent fortement les confesseurs, la Vie que vivront glorieusement les élus !

En la fête du plus grand de ces docteurs, l'esprit pénétré de ses leçons, le cœur baigné de ses exemples, l'âme pleinement ouverte à son invocation, répétons après lui cette prière que son cœur a dictée à sa main : "Bonté suprême, ô Jésus, je vous demande un cœur épris de vous, qu'aucun spectacle, aucun bruit ne puisse distraire ; un cœur fidèle et fier qui ne chancelle, qui ne descende jamais ; un cœur indomptable, toujours prêt à lutter après chaque tempête ; un cœur libre, jamais séduit, jamais esclave ; un cœur droit, qu'on ne trouve jamais dans les voies tortueuses." Amen !

ABBÉ BOURASSA.

A DIEU !

Seigneur tout-puissant, vous savez ce dont j'ai besoin pour bien remplir ma tâche. Je ne vous demande ni sceptre ni trésor, comme cet avare insensé ; ni que pour moi s'élève une ville ou un château ; je vous demande seulement mon doux Seigneur : *Vulnera cor meum charitate tua* blessez mon cœur de votre amour.

VÉNÉRABLE PÈRE SAVONAROLE.

FRA ANGELICO.

1387-1455.



U milieu de cet atelier tumultueux et païen qui est la Florence du 15^e siècle, subsiste un couvent tranquille, le couvent de Saint Marc, où pieusement, doucement rêve un mystique des anciens jours, Fra Angelico de Fiesole. Le couvent est demeuré presque intact : deux cours carrées y développent leurs files de colonnettes surmontées d'arcades et leurs petits toits de vieilles tuiles. Dans une salle est une sorte de mémorial ou d'arbre généalogique portant les noms des principaux moines morts en odeur de sainteté. Parmi ces noms est celui de Savonarole, et il est mentionné qu'il périt par une accusation injuste. On montre deux cellules qu'il habita. Avant lui, Fra Angelico vécut dans le monastère, et des peintures de sa main décorent la salle du chapitre, les corridors, les murs gris des cellules.

Il était demeuré étranger au monde et continuait, au milieu des sensualités et des curiosités nouvelles, la vie innocente et toute ravie en Dieu que les Fioretti décrivent. Il vivait dans l'obéissance et la simplicité primitives, et l'on conte de lui qu'un matin, le pape Nicolas V voulant le faire déjeuner, il se fit conscience de manger de la viande sans la permission de son prieur, ne pensant pas à l'autorité supérieure du pape. Il refusait les dignités de son ordre et ne vaquait qu'à l'oraison ou à la peinture.

Quand on lui demandait quelque ouvrage il répondait avec une bonté d'âme singulière, qu'on allât parler au prier, et que, si le prier voulait bien, lui-même ne manquerait pas. Jamais il ne voulut peindre que des saints et l'on rapporte qu'il ne prenait point son pinceau sans se mettre en oraison et ne faisait point un Christ en croix sans avoir les yeux baignés de larmes. Il avait pour coutume de ne jamais retoucher ou refondre aucune de ses peintures mais de les laisser comme elles étaient venues la première fois, croyant qu'elles étaient telles par la volonté de Dieu. Ce qu'il sait peindre et ce qu'il a répété partout ce sont des visions, les visions d'une âme innocente et bienheureuse. "Donne-moi, très tendre et très doux Jésus, de me reposer en toi au delà et au-dessus de toute créature, de tout salut, de toute beauté et de toute gloire . . . audessus de tous les dons et présents que tu peux donner et répandre, au delà de toute joie et de toute allégresse que l'âme peut recevoir et sentir . . . voici mon Dieu et mon tout. Que veux-je de plus ou que puis-je désirer de plus heureux ? mon Dieu est tout. Cela suffit à qui comprend et le répéter souvent est doux à qui aime. Toi présent, tout est délicieux ; toi absent, toute chose est déplaisante. Tu fais mon cœur tranquille, tu y fais une grande paix et une joie de fête." (Imit. III, 26.) Une pareille adoration ne va pas sans images intérieures : les yeux fermés, on les suit longuement et sans effort, ainsi qu'en songe. Comme une mère, qui, sitôt qu'elle rentre dans la solitude, voit flotter devant sa mémoire, le visage de son fils bien-aimé . . . ainsi le cœur involontairement appelle et contemple le cortège des figures divines. Rien ne le trouble dans cette contemplation pacifique. Autour de lui, les actions sont réglées et les objets sont ternes : tous les jours, les heures uniformes ramènent devant lui les mêmes murailles blanches, les mêmes reflets bruns des boiseries, les mêmes plis tombants des capuchons et des robes, le même bruissement des pas qui vont au réfectoire et à la chapelle. Les sensations délicates, indistinctes s'éveillent vaguement dans cette monotonie, et le rêve tendre comme une rose abritée contre les brutalités de la vie, s'épanouit loin de la grande route où se heurtent les pas humains.

Fra Angelico est la dernière des fleurs mystiques. Ce monde qui l'entourait et qu'il ne connaissait pas, ache-

vait de s'engager dans la voie contraire, et après un court accès d'enthousiasme, allait brûler son successeur, un dominicain comme lui, le dernier chrétien, Savonarole.

H. T.

LE DON D'INTELLIGENCE.



LA Foi, nous dit l'apôtre Saint Paul, est l'équivalent d'une démonstration des choses invisibles. (Heb. c. XI v. 1.)

De toutes parts le mystère nous enveloppe, il est l'atmosphère où se meut notre intelligence, le milieu où nous naissons, la prison au sein de laquelle nous sommes condamnés à mourir.

Qu'est-ce que l'histoire de la pensée humaine, si ce n'est le récit des efforts trop souvent impuissants de notre intelligence, essayant de ses faibles mains de lever les voiles qui bornent sa vue, et en découvrant à chaque pas de nouveaux ?—Tel le chasseur qui, le coutelas au poing, cherche à se frayer un passage à travers la forêt, mais pour s'enfoncer à chaque pas dans des fourrés plus impénétrables encore.

Que de sciences nouvelles, hier *insoupçonnées*, se sont révélées à nous en ce siècle, pour augmenter, plus encore le nombre des problèmes, que celui des solutions !

“ Le monde, disait Hamlet, contient plus de mystères que n'en peut rêver notre pauvre philosophie.”

Petit à petit cependant le domaine de nos connaissances s'accroît, comme devant le travail patient du colon s'agrandit la clairière et recule la forêt vierge :—tous les problèmes de la nature sont solubles et “ le travail opiniâtre, a dit un ancien, vient à bout de tout.”

Il est cependant d'autres mystères plus sublimes, et d'un intérêt bien autrement poignant pour nous, ce sont les *mystères surnaturels* de notre destinée, les mystères de la religion chrétienne.

Nous avons besoin de les savoir, ces mystères, de les connaître avec certitude, car comment aller à Dieu si on



FRA ANGELICO DE FIESOLE (1387-1455)
Peintre Dominicain.

le connaît pas, comment s'acheminer vers un bonheur auquel on ne croit pas ?

“ Pour aller à Dieu, il faut d'abord croire qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.” (Héb. c. XI. v. 6.)

Or ces mystères, par cela même qu'ils sont surnaturels, c'est-à-dire au-dessus de la portée de notre raison, demeureront toujours pour nous inexplicables.

Tel est donc le problème :—des vérités en elles mêmes inaccessibles qu'il faut cependant connaître et posséder avec une pleine certitude.

Ce problème c'est *la Foi* qui le résout, c'est elle qui nous fait accepter, malgré les obscurités de notre intelligence, la vérité des choses révélées.

La Foi est une vertu surnaturelle théologale, infuse dans notre âme au baptême, pour nous disposer à accomplir promptement et aisément ces actes si fréquents de soumission aux vérités invisibles qu'exige la pratique de la vie chrétienne.

La raison nous a dit : il faut croire, ces vérités sont raisonnables, les témoignages qui les garantissent sont certains et indiscutables ; et sur cette assertion qui laisse dans toute son impénétrable obscurité la substance, l'intime du mystère, la foi intervient et nous permet d'accepter bien que sans voir, de nous soumettre, bien que sans comprendre ; elle est véritablement, comme le veut Saint Paul, “ l'équivalent d'une démonstration.”

La Foi est donc essentiellement obscure et ne porte que sur des vérités inaccessibles en elles mêmes : nous sommes comme l'aveugle qui sait qu'une chose est la devant lui, bien qu'il ne puisse la contempler, comme le voyageur qui avance dans la nuit à l'appel d'une voix mystérieuse.

Aucune lumière créée n'est capable de nous manifester l'intime nature des choses de la foi.

Mais ce que la lumière naturelle ne peut pas faire, la lumière surnaturelle pourra y suppléer ; elle ne nous donnera pas la pleine vision, la clarté absolue, qui est réservée à la patrie céleste, mais elle nous manifestera, dès ici-bas, un reflet, un rayon du divin qui est caché dans ces choses révélées, que nous croyons sans voir.

Ce reflet de Dieu par le don d'intelligence, *comme par*

un œil surnaturel, notre âme le découvre et le perçoit.

Le don d'intelligence c'est donc comme un sens nouveau, un sens surnaturel de notre âme, par lequel elle a l'intuition du divin, qui lui donne la pénétration des choses surnaturelles, qui lui donne un discernement surnaturel pour sa gouverne pratique et ses déterminations.

L'intuition du divin, la pénétration des choses surnaturelles, voilà l'œuvre du don d'intelligence :—intelligence veut dire lecture au dedans, " intris legere."

Parfois l'esprit se trouble en présence des mystères de notre foi, ils sont si grandioses, si nouveaux, si invraisemblables même, qu'ils ressemblent à une féerie; ils tranchent si absolument sur tout ce que nous savons, sur tout ce que nous comprenons, que l'âme se sent prise de ce vertige qui s'appelle le doute, qui fait que tout tourbillonne et devient confus autour d'elle.

L'œil s'aveugle à vouloir regarder le soleil en face, l'esprit se trouble à vouloir scruter curieusement les choses de Dieu, c'est son épreuve et son châtement.

Mais là où l'intelligence ordinaire, même celle d'un vaste et ferme génie, hésite, se trouble, balbutie, l'âme d'un humble et d'un petit bien souvent, voit, sent, et adore : c'est que cet humble, ce petit, est éclairé par la lumière de Dieu ;—la où les autres doutent, lui, voit et sent, d'une intuition surnaturelle, qu'il est en face du divin :

Devant les abaissements du fils de Dieu fait homme, les juifs refusaient de croire et criaient au scandale, les païens à l'aberration : Paul, lui, sentait et voyait la force de Dieu dans la faiblesse apparente, la sagesse surnaturelle dans la folie prétendue, car l'Esprit Saint lui donnait de comprendre que c'est le procédé favori de Dieu que de se servir d'instruments méprisables et dédaignés afin de faire éclater la Toute Puissance de l'ouvrier.

" Dieu choisit ce qu'il y a de plus vil aux yeux des hommes pour confondre leur force et leur orgueil." (1 Cor. c. 1. v. 27.)

Le sens du divin, la pénétration des choses surnaturelles, voilà par excellence le don de notre grand docteur Saint Thomas d'Aquin : par lui la majesté de nos dogmes se revêt d'une lumière imposante, comme les rayons du soleil levant jettent sur le sommet des montagnes une couronne étincelante ; il a le sens du divin, il le communique

dans ses écrits ;—il en a la pénétration, et l'on peut dire qu'avec lui les mystères changent d'aspect et s'agrandissent, non en eux-mêmes sans doute, mais à nos pauvres yeux éblouis, devant les paysages grandioses que sa surnaturelle intelligence nous révèle.

Cette lumière le guide jusque dans le choix des opinions en matière libre, au point d'en faire le *plus sûr* de tous les docteurs, car le don d'intelligence en nous donnant le sens du divin, nous donne aussi le discernement de ce qui lui convient et de ce qui lui répugne, actions ou idées.

Et c'est pourquoi un pape a pu dire, que quiconque s'éloigne de l'opinion de Saint Thomas en matière importante est, par le fait même, suspect d'hérésie ; nul en effet avant ni après lui, parmi les docteurs de l'Eglise, n'a possédé à un tel degré la plénitude du don d'intelligence.

Ce don apporte en même temps à l'âme une certitude de foi calme et inébranlable, une imperturbable sérénité, une divine quiétude dans la possession de la vérité surnaturelle dont elle sent la réalité et la richesse, à moins qu'il ne plaise à Dieu d'éprouver l'âme en rappelant momentanément à lui les biens qu'il lui a communiqués.

Et ce ne sont pas seulement les docteurs, bien plus souvent peut-être encore les âmes simples en sont favorisées, et sont élevées par le don à une délicatesse d'intuition et de pénétration extraordinaires. Dans l'âme des enfants du peuple sans culture, des jeunes filles, des dédaignés de ce monde, le Dieu, qui se complait à en appeler à la faiblesse humaine pour confondre la force, aimera à développer ce don et à lui faire produire ses plus merveilleux effets.

Cet œil surnaturel, qui s'appelle le don d'intelligence, nous montré ici-bas un rayon égaré, un reflet lointain de la lumière céleste ; un jour viendra où le soleil surnaturel d'où rayonne toute vérité brillera dévoilé à nos regards : —face à face alors nous le contemplerons, par ce même œil surnaturel de l'âme, sans faiblir, comme l'œil de l'aigle affronte les rayons brillants du soleil.

Par cette connaissance, par cette intuition directe du Dieu infini, nous nous plongerons, nous nous abîmerons en lui, comme dès ici-bas l'œil s'égare parfois et se perd dans l'azur du ciel, toujours plus avant dans le bleu profond et insondable du firmament.

Fr. L. VAN BECELAERE, des fr. prêch.

L'ANNONCIATION.



gards, après lequel ils soupiraient, comme le cerf assoiffé, haletant, soupire après les eaux vives, pour employer l'expression du Prophète.

Toutefois, avant que le ciel s'ouvre et que les nuées pleuvent le juste, Dieu dépêche un messenger. Et pourquoi ? Le monde est aux mains du prince des ténèbres. Or, un Dieu s'offre de nous racheter.

Ce bienfait, n'est-ce pas ? est immense, ineffable ; il dépasse infiniment la portée de nos désirs. Pourtant, tel qu'il est, immense, incompréhensible, incommensurable, Dieu, par une profonde et infinie délicatesse, ne nous l'impose pas ; Dieu veut au contraire que nous l'acceptions librement ; Dieu veut que nous consentions à le recevoir. Mais ce consentement, qui va le lui donner en notre nom ? Le monde avait péri par la faute d'Eve surtout, la première femme. Or, dans le dessein providentiel, une femme devait aider aussi à la réparation.

Mais cette femme, la nouvelle Eve qui doit broyer la tête du dragon, où est-elle ? où est-elle la Vierge que Dieu veut s'unir pour l'œuvre de rachat du monde ? Où ? — A Nazareth, ville blanche, fleur des collines galiléennes.

Et l'ange du Seigneur qui plane, cherchant du regard la demeure de l'humble fille, Gabriel est porteur d'un message divin pour Marie, de la maison de David, héritière inconnue des Rois. Il vient, au nom du Très-Haut, lui révéler les vus de Dieu sur elle et sur nous, et lui demander son consentement et le nôtre.

Avec l'Ange, saluons la Vierge bénie entre toutes les femmes.

FR. A. H. BEAUDET.

des frères prêcheurs.

CROQUIS DE PALESTINE.

Ce que l'on voit de la montagne des Oliviers.



OMME nous arrivions au haut de la montagne des Oliviers, nous apparurent les monts de Moab. C'était encore à l'heure du soleil ardent, de la lumière intense, dévorante, tant elle fouille les moindres recoins de ce vaste horizon. Les hauteurs de Moab sont à plusieurs journées, et je pensais, devant le mirage de leur éclatante netteté, pouvoir les atteindre en une soirée. Elles s'étendent en une longue chaîne dont nous ne voyons les extrémités ni à notre droite ni à notre gauche : infiniment le regard et suit la ligne uniforme et les teintes continues, jusqu'à ce que cette ligne et ces teintes se perdent dans quelque chose de flou où tout s'estompe, azur du ciel, azur des montagnes, et la lumière d'or et les vagues verdures des fonds de vallées.

Au pied des monts, un coin bleu foncé ; c'est la mer morte qui dort tranquille. Elle est gracieuse, pour morte qu'elle est : à l'ombre des hauteurs qui veillent sur son repos, elle assombrit ses eaux, mais rien de sauvage dans son aspect ; on dirait plutôt quelque mollesse ou quelque langueur à la voir s'étendre et se prolonger comme pour atteindre le Jourdain, l'attirer à elle. Le Jourdain, c'est cette ligne un peu sombre que l'on distingue à peine, dissimulée dans les replis de la vallée.

Mais, malgré qu'on en ait, le regard se relève toujours et il s'attache, sans la vouloir quitter, sur la grande montagne, barrière de l'horizon. Comment peut-elle être si bleue qu'on dirait voir le ciel se déteindre sur elle ? Comment peut-elle être aussi d'or, telle qu'on la croirait habillée de soleil ? Et c'est vrai que le soleil l'habille, car elle est nue et si nous n'étions bien loin, elle nous paraîtrait sans doute affreusement sauvage, et abrupte, et rude à voir ; on dirait que le jour qui la baigne en noie les aspérités et les fonds.

A l'aquarelle il ne faudroit que deux ou trois couleurs légèrement jetées, pour faire vivre à nos yeux ce

paysage : les lignes n'ont point de combinaisons, elles sont simples, et de loin très douces, les teintes n'ont point de mélange, aux contours seulement comme des attiédissements qui en font mieux ressortir la pureté primitive.

Plus près de nous s'étagent des mamelons arrondis en larges taupinières et tout gris, sans même un olivier où arrêter la vue. Bientôt quand les pluies seront venues, ces collines se couvriront de gazons et de fleurs, dans les petits ravins couleront des torrens et tout l'aspect sera bien changé, mais cette fraîcheur mettra encore plus en relief la nudité impassible et immuable des grandes et belles montagnes, au fond.

Plus près, encore, des rochers où les pluies n'ont pas laissé un atome de terre, blancs ou rosés, glissants, accumulés comme une tempête, si loin que l'on croirait d'ici dominer une cascade de pierres, si ce n'était le grand silence qui commence à descendre sur tout ce paysage et sur nous : car le soir descend aussi, emportant peu à peu les mirages de notre horizon.

La fraîcheur du soir bientôt commence à nous pénétrer et nous nous retournons vers la vallée du Cédron pour rentrer à Jérusalem. Nous descendons lentement dans les chemins de poussière et de cailloux, entre d'insignifiants murs blancs qui emprisonnent ces pauvres oliviers, les antiques témoins de l'agonie. Sans le savoir, nous traversons le Cédron, qui, à certains endroits, est un jardin, à d'autres un éboulis de grosses pierres et souvent rien du tout, car le Cédron est tout, excepté un torrent. Puis, nous remontons le long des murs de la ville, à travers les tombeaux musulmans. Et comme l'air est doux, à l'abri des murailles, nous allons lentement.

À cette heure, toute chose se voile et se rend suave, en même temps que le soleil lui-même est voilé, quoique souriant encore dans de longs reflets qui rosent les nuages au-dessous de nous, et nous enveloppent nous-mêmes d'une teinte si tenue qu'elle est presque insensible. Pas d'estompe dans tout cela : tout est net, les couleurs seules s'attiédissent, laissant les lignes claires, mais les faisant moins dures ; et jusqu'à la dentelure des murailles, et jusqu'aux arrêtes des rochers perdent leur farouche débraillé. Dans la vallée, sur la pente que nous traversons, c'est toute une

semée de pierres blanches, des dalles étroites et épaisses, quelquefois des colonnes, mais basses et lourdes : on se figure les âmes des musulmans trépassés rampant toutes pâles sur ce flanc de montagne, dans ce demi-jour.

R. P. DELAU,
des fr. prêch.



A PROPOS DU CARÊME.

Voici venir les longs jours de pénitence, que tant redoutent ! Les fêtes qui le précèdent immédiatement y disposent si peu, aussi. Rompre brusquement avec les amusements du monde, passer presque sans transition du carnaval bruyant aux austérités du carême, n'y a-t-il pas là un contraste qui heurte, qui choque ? Et puis, il faudra jeûner, faire maigre à certains jours et vaquer quand même à ses travaux ordinaires. . . .

L'Eglise y a-t-elle bien pensé ? A-t-elle sérieusement considéré que, dans un pays comme le nôtre, par exemple, où l'air est très vif, chacun a besoin, pour se soutenir, de manger beaucoup, et des aliments forts, substantiels ? Sait-elle que les tempéraments d'aujourd'hui n'ont pas la vigueur de ceux d'autrefois ?—Autant de questions qui s'agitent dans bien des têtes, à l'approche du carême.

Soyons sans inquiétude. L'Eglise connaît nos faiblesses et nos besoins du corps et de l'âme ; mais elle sait aussi, — ce que peut-être nous ignorons ou ce que nous oublions trop, en tout cas, — que la pénitence est une vertu chrétienne éminemment salutaire. Elle veut bien user de ménagements à notre égard, tempérer la rigueur de ses prescriptions primitives ;—elle l'a déjà fait, tous les jours encore elle compatit à nos misères ;—mais elle faillirait à sa mis-

sion si elle retranchait de son code divin cette vertu-là, si elle cessait un moment de la prêcher, de nous l'imposer.

Avouons-le : nous perdons le sens de la mortification, surtout de celle qui prive l'estomac, et c'est pourquoi nous réclamons contre les ordonnances, relativement très douces pourtant, de notre Mère. Beaucoup de chrétiens font d'abondantes aumônes et consentent volontiers à fuir pendant le carême, les réunions joyeuses. Mais parlez-leur de retrancher quelque chose à leurs repas journaliers, ils s'en épouvantent ! cela leur semble impossible ! Dans certaines familles, on s'ingénie, les jours maigres, à faire entrer dans la préparation des aliments toutes les substances grasses que l'Eglise *permet* d'y mettre ; on se garderait bien de ne pas user de toutes et chacune des concessions que notre répugnance à l'austérité lui a comme arrachées. Le précepte de l'abstinence reste sauf, mais quel mal on se donne pour atténuer ce qu'il a d'un peu pénible ! Puis, si le jeûne provoque un léger mal de tête, quelque éblouissement passager, aussitôt on s'en croit dispensé.—Parce que le jeûne produit son effet, qui est d'affaiblir un peu le corps, de mâter la chair, faut-il s'en exempter pourtant ? Si la privation ne nous fatiguait nullement, nous laissait aussi frais et dispos, où serait la pénitence ?

Pour excuser notre peu de courage à souffrir, les raisons,—les prétextes plutôt,—ne manquent pas. On dit : les santés d'à présent sont plus débiles qu'autrefois. Je voudrais pouvoir l'admettre. Car, peut-il y avoir une si grande différence de tempérament entre nous, et ceux, je ne dis pas des anciens jours, mais ceux d'il y a trente ou quarante ans ? Or, nos Pères se mortifiaient ; ils comprenaient et pratiquaient les austérités chrétiennes, mieux que nous ne le faisons. Et si, en effet, les santés d'aujourd'hui sont plus faibles, quelle est la cause de cette diminution des forces physiques ? Ne faudrait-il pas en accuser les excès de table, par exemple ?

On dit encore : l'air est si vif qu'il consume tôt les aliments et qu'il faut, sous peine de s'alanguir, renouveler souvent la provision. Mais enfin, le climat a-t-il donc subi de telles transformations depuis un demi-siècle ? Je le crains, ce qui a changé, ce n'est pas tant le climat, ce n'est pas tant le tempérament, c'est plutôt la volonté ; les caractères se sont amollis, affadis ; la notion de pénitence comme

moyen de réparation et de salut, s'est peu à peu effacée des intelligences ; les cœurs ont commencé de perdre le sens chrétien. Comme disait un grand moine : ce qui manque aujourd'hui, ce sont des âmes viriles.

Le climat ? la santé ? ah vraiment ! mais aujourd'hui même, dans notre pays, j'en sais qui font maigre toute l'année, sans s'en trouver plus mal. Ont-ils un tempérament spécial, ceux-là ? Vivent-ils dans un autre atmosphère ? Respirent-ils un air plus doux ? Pourquoi donc trouvons-nous presque impossible à pratiquer pendant un temps une abstinence qui, pour d'autres, dure toujours ?

Ayons la simplicité de confesser qu'il y a dans notre manière de voir et de faire, au sujet de la mortification, une anomalie.

L'Eglise, en mère tendre qu'elle est, veut bien se plier à nos faiblesses, mais il y a limite à tout. Serait-il juste de vouloir la faire obéir à nos caprices ? Qui ne voit d'ailleurs que la sainte loi de la pénitence qu'elle nous impose est tout en notre faveur, tout à notre avantage ? Car nous sommes tous pécheurs ; tous nous avons des fautes à réparer, des peines à expier. Notre passé a été très-malheureux peut-être ; et, dans le présent encore, nous faisons à nouveau la triste expérience de notre faiblesse native. Et nous nous nous étonnons après cela que l'Eglise nous prescrive des moyens relativement faciles de payer nos dettes envers la justice divine ? Notre plus grand ennemi, c'est notre corps. Loin de les fuir donc, nous devrions rechercher plutôt les occasions de mortifier un peu cette chair de péché, cause de tant de ruines morales.

Sous prétexte que les mortifications intimes,—celles que Dieu seul voit et apprécie,—sont plus méritoires, plusieurs se dispensent du jeûne, de l'abstinence et d'autres observances extérieures. Ce serait le cas de rappeler ici la parole de l'Evangile : " Hæc oportuit facere, et illa non omittere. Il faut pratiquer ces dernières et ne pas omettre les autres. "

C'est vrai, Dieu aime surtout que nous nous mortifions l'esprit ; les souffrances morales chrétiennement supportées, lui sont très agréables. Mais, n'en est-ce pas une que d'obéir aux lois de l'Eglise, au sujet du maigre et du jeûne ? Soumettre sa volonté à une règle,

c'est bien, je pense, se mortifier l'esprit et le cœur ; c'est offrir à la justice divine le sacrifice qui lui plaît davantage.

Pendant ce temps, prenons la résolution d'être plus fidèles que par le passé à tous nos devoirs sur ce point. Rappelons-nous que l'homme ne vit pas seulement de pain matériel. Notre âme spirituelle réclame sa nourriture céleste. Or, tandis que nous mortifierons notre corps, Dieu lui-même donnera à notre âme son aliment de vie et d'immortalité. Moins nous prodiguerons à la partie inférieure de notre être les petits soins, les délicatesses, plus la grâce divine nous fera vivre de la vie de l'Esprit.

Fr. A. H. BEAUDET,
des fr. prêch

VIES DES FRÈRES.

Suite

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Comment sa tunique arrêta la marche du feu.



Il y avait à Ségovie une pieuse dame chez laquelle Saint Dominique logait quelquefois. Ayant un jour trouvé un cilice selon son goût, c'est-à-dire très-rude, il laissa dans sa maison une tunique en forme de sac, qui lui avait servi quelque temps d'instrument de pénitence. Son hôtesse la recueillit avec vénération, la cacha dans son coffre avec les objets les plus précieux, et la garda avec plus de soin que la pourpre d'un roi. A quelque temps de là, elle sortit à la hâte pour ses affaires. Le feu, qu'elle avait oublié d'éteindre, prit dans sa chambre et consuma tous ses meubles, hormis le coffre de bois où était renfermée la tunique du saint : il resta au milieu de l'incendie sans être brulé, ni même noirci par la fumée. A son retour, la dame stupéfaite à la vue d'un si grand miracle, rendit grâce d'abord à Dieu, puis à saint Dominique, dont la tunique avait préservé de l'incendie sa fortune renfermée presque tout entière dans ce coffre. Elle voulut en garder les manches par dévotion et en reconnaissance de ce bienfait, elle fit don de l'autre partie aux Frères, qui la conservent encore aujourd'hui, comme une relique, dans leur couvent.

Comment il reçut de Dieu le don de parler allemand.

Le Bienheureux Père, allant de Toulouse à Paris, s'arrêta à Roc-Amadour et passa dévotement la nuit dans l'église de Sainte-Marie, avec son compagnon de voyage, le pieux et saint Frère Bernard, qui fut le premier Prieur Provincial de Provence. Le lendemain, ils rencontrèrent sur la route des pèlerins allemands, qui, les ayant entendus chanter des psaumes et des litanies, se joignirent pieusement à eux. Arrivés dans un village, ceux-ci les invitèrent gracieusement à dîner et, pendant quatre jours consécutifs, ils agirent de même. A la fin, le Bienheureux Dominique dit en gémissant à son compagnon : — “ Frère Bertrand, je me fais vraiment un cas de conscience de moissonner ainsi leur temporel sans semer en eux le spirituel. Si donc vous le voulez bien, nous nous mettrons à genoux, et nous demanderons à Dieu la grâce de comprendre et de parler leur langue, afin de pouvoir leur annoncer le Seigneur Jésus.” — Ce qu'ayant fait, il commencèrent à s'exprimer en allemand, à la grande surprise des pèlerins, et pendant quatre autres jours qu'ils voyagèrent ensemble ils leur parlèrent du Seigneur Jésus. Arrivés à Orléans, les pèlerins qui voulaient aller à Chartres, les quittèrent sur la route de Paris, en se recommandant à leurs prières. Le lendemain, le Bienheureux Père dit à son compagnon : “ Frère, voici que nous arrivons à Paris ; si les Frères apprennent le miracle que Dieu a fait en notre faveur, ils nous regarderont comme des saints, tandis que nous ne sommes que des pécheurs ; et, si le bruit s'en répand dans le monde, nous serons bien exposés à l'orgueil. Aussi, en vertu de la sainte obéissance, je vous défends d'en parler à personne avant ma mort.” Le secret fut gardé, mais, après la mort du Père, Bertrand de Garrigue le révéla à des Frères pieux.

(à suivre)



CHRONIQUE.

C'est le 3 Décembre 1896, que le nouveau cardinal dominicain, Mgr Pierotti, reçut le chapeau rouge avec la diaconie des saints Côme et Damien. Le même jour, par billet de la secrétairerie d'Etat, sa Sainteté assignait à l'Éminentissime Pierotti les congrégations des évêques et réguliers, de l'Index, des rites, des indulgences et des saintes reliques.

— Dans la nuit du 21 au 22 Décembre dernier est pieusement décédé Mgr Sallua [Léon Vincent] dominicain, archevêque titulaire de Chacédoine et vicaire de la basilique de Sainte Marie Majeure, à l'âge de 82 ans, après avoir rempli avec le zèle le plus éclairé depuis 1877, près du suprême tribunal du Saint-Office, la mission de défendre la sainte doctrine. Sa Sainteté Léon XIII en apprenant sa mort à déclaré qu'elle perdait en lui un de ses plus fidèles serviteurs.

* * *

Une personne de Saint-Hyacinthe tient à manifester publiquement sa reconnaissance à Saint Vincent Ferrier, pour une guérison instantanée d'une maladie grave, due à l'attouchement d'une relique du saint.

On nous écrit de Québec :

COUVENT DES DOMINICAINES DE L'ENFANT JÉSUS.

La Révérende Sœur Colombe du St-Esprit, née Georgiana Maillot, s'est endormie pieusement dans le Seigneur, le 21 décembre 1896, dans la 22ème année de son âge et la 3ème de sa profession. On peut résumer son éloge en deux mots :

Sa vie fut un regard vers le ciel et un sourire de charité sur la terre. Vivant si intimement avec Notre-Seigneur, avec Lui et comme Lui notre petite Sœur " a passé en faisant le bien ". Modèle d'édification pour ses compagnes du Noviciat, son esprit d'obéissance et de silence portait au bien toutes celles qui l'entouraient.

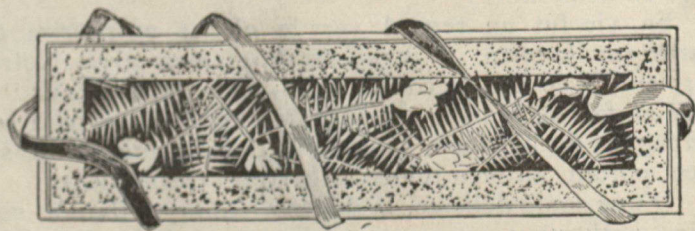
D'une santé délicate, la douce victime se livra à son divin sacrificateur, avec un amour et une générosité admi-

rables ; jamais une plainte ne passa sur ses lèvres : Ma plus grande souffrance, disait-elle, c'est de ne pouvoir observer la vie commune. Les huit dernières semaines qu'elle employa à se préparer à la mort, son courage ne subit aucune défaillance. Avec un gracieux sourire, elle s'entretenait du passage du temps à l'éternité et soupirait après sa dernière heure.

Une si belle vie ne pouvait finir autrement que par un sourire d'amour pour Jésus et Marie.

Elle a gardé sa parfaite connaissance jusqu'au dernier moment. À 11 $\frac{1}{4}$ heures, la malade a demandé l'heure ; on la lui dit, " À midi et demi, reprit-elle, ce sera assez tôt ". L'infirmière lui demanda si le petit Jésus allait venir la chercher à cette heure-là : " Il ne faut pas se presser tant que cela, les prières des agonisants sont longues ", disait-elle. Bien que nous eussions pu nous reposer sur ses paroles, comme les forces de la malade diminuaient, la Communauté se réunit à l'infirmier et M. le Chapelain, commença les prières des agonisants.

Après les prières et le chant du *Salve Regina*, la malade reposa un peu, et on crut pouvoir se retirer. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé qu'une dernière faiblesse survint. La Mère Prieure fit quelques invocations : " Cœur Sacré de Jésus, Cœur Immaculé de Marie, etc. " que la mourante répéta d'une voix claire et intelligible. A la fin de la dernière, elle dit : " Je suis bien, bien ! " et avec un doux sourire sa belle âme s'échappa de son corps et parut devant son Dieu. Il était une heure après-midi.



PRÉDICATIONS.

- NOUVELLE-ORLÉANS (La.) Cathédrale St-Louis. Station du carême
T. R. P. ARGAUT.
- QUEBEC. Basilique N.-D. Neuvaine de St-Frs. Xavier, du 6 au 14.....
T. R. P. RONDOT.
- SPRINGFIELD, (Mass.) Paroisse St-Joseph, retraites paroissiales du 3 au 23
{ R. P. MARICOURT.
{ R. P. DALLAIRE.
- NEW-IBERIA. (La.) Missions en anglais et en français, du 7 au 14
{ R. P. KNAPP.
{ R. P. GILL.
- NEW-IBERIA. (La.) Missions du 14 au 21 { R. P. ARCHAMBAULT.
{ R. P. GILL.
- BAYOU-DU-LARGE. (La.) Mission en français, du 7 au 14..... ..
R. P. ARCHAMBAULT.
- RIMOUSKI. Cathédrale. Retraite paroissiale, du 6 au 13.
R. P. COTÉ.
- MONTREAL. Paroisse St-Louis, retraites, du 28 mars au 11 Avril
{ R. P. GONTHIER.
{ R. P. VAN BECELAERE.
- NOUVELLE-ORLÉANS. Conférences au Winter-School, les 16 et 17.....
R. P. KNAPP.
- ST-MARTINVILLE. (La.) Erection du Rosaire, le 14.....R. P. KNAPP,
- DONALDSONVILLE. (La.) Mission en anglais et en français, du 21 au 28.....
{ R. P. KNAPP.
{ R. P. GILL.
- “ Missions, du 28 mars au 4 avril.....
{ R. P. ARCHAMBAULT.
{ R. P. GILL.
- STE CATHERINE. Mission du 21 au 28.....R. P. COTÉ.
- HOLYOKE. (Mass.) Retraites paroissiales, du 21 mars au 18 avril.
R. P. BEAUDET.
- NOUVELLE-ORLÉANS. Eglise Ste Rose de Lima. Sermon de charité, le 18.
R. P. KNAPP.
- ST-JAMES. Jefferson College, retraite aux élèves du 21 au 25 mars
{ R. P. KNAPP.
{ R. P. GILL.



NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Sr. de la Croix, née Félicité Thériault, de la Congrégation de Notre-Dame du Couvent de St Roch, Québec, rendait son âme à Dieu, le 30 Janvier dernier, à l'âge de 29 ans.

Entrée en religion le 22 Octobre 1893, à la Maison-Mère de Montréal, elle y prononça ses vœux le 5 Février 1896. Quelques jours après sa profession ses supérieures l'assignèrent au couvent de St-Roch, où elle demeura, se livrant corps et âme à l'enseignement, jusqu'au jour où la maladie foudroyante qui l'emporta, vint lui annoncer que sa carrière était déjà remplie.

Ses sœurs en religion, ses élèves peuvent nous dire la bonne influence qu'elle y a exercée comme religieuse et comme maîtresse. Sr. de la Croix connut la souffrance encore jeune ; elle sut la prendre pour sa compagne et elle fut vraiment une sœur de la croix.

Sa dernière maladie qui ne dura que neuf jours, l'a laissée voir telle qu'elle était : douce et résignée.

Elle repose maintenant sous le sanctuaire béni de Notre-Dame de Pitié !

Sœur de la Croix était la sœur d'un de nos frères.

R. I. P.

Nous recommandons spécialement aux prières de nos abonnés, M. Bellemare, d'Yamachiche, père du R. P. Bellemare, dominicain de notre Couvent d'Ottawa.

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

L'Eglise.—Le Pape.—L'Ordre de saint Dominique.—Nos prédications.—Un enfant qui vient de commencer ses études classiques.—Une jeune fille qui tombe d'épilepsie.—Un jeune homme pour connaître sa vocation.—Une jeune fille pour obtenir que ses parents ne s'opposent pas à sa vocation.—Un prêtre malade.—Plusieurs jeunes filles pour connaître leur vocation.—Un grand nombre d'intentions particulières.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVIAT

Mme. Marie Lavoie, (Pointe-aux-Trembles).
Mme. Félix Defoy, (Pointe-aux-Trembles).
M. J. Loranger, (Montréal).

Le Directeur.

F. L. VAN BECELAERE.